

L'atelier d'écriture des sciences sociales (suite)

STARK David (dir.), *Practicing Sociology: Tacit Knowledge for the Social Scientific Craft*, New York : Columbia University Press, 2024, 292 pp.

Thibault Le Texier, avril 2024

Choisir un sujet, écrire et réviser

Le sociologue David Stark a invité d'éminents collègues à répondre à l'une des trois questions suivantes : comment choisissez-vous un nouveau sujet de recherche ? Quelle est votre stratégie de publication ? Une fois que vous avez reçu les rapports des relecteurs, comment améliorez-vous un article soumis à une revue ? Les réponses de 33 chercheurs ont été publiées dans trois numéros spéciaux de la revue *Sociologica*¹, que les presses universitaires de Columbia viennent de rééditer en un volume.

Comme il l'écrit en introduction, Stark a choisi la découverte, la publication et la révision parce que ces activités sont peu étudiées et font l'objet d'un savoir « non pas tabou ou secret, mais tacite » (p. 2). Quel objet sera « intéressant » ? Quand un papier est-il assez mûr pour être soumis à une revue ? Comment satisfaire les relecteurs sans trahir son originalité ? Difficile à savoir. Chacun bricole et s'améliore en pratiquant, comme dans le sport ou la musique. Le livre se veut donc non pas un manuel de recettes mais une collection de « réflexions sur les tribulations et les joies du métier de sociologue » (p. 22).

1 En ligne ici : *Sociologica*, vol. 12, n° 1, 2018, <https://sociologica.unibo.it/issue/view/713>, *Sociologica*, vol. 13, n° 1, 2019, <https://sociologica.unibo.it/issue/view/788>, et *Sociologica*, vol. 16, n° 1, 2022, <https://sociologica.unibo.it/issue/view/1059>.

Quatre grands cas de figure émergent de la première partie, consacrée au choix d'un sujet de recherche : ce choix est le fruit de la curiosité, il est proposé, il est imposé ou il s'impose de lui-même (parce qu'il est problématique ou correspond aux préférences du chercheur). Paul DiMaggio évalue par exemple à la décimale près comment il a choisi le sujet de 96 de ses textes : en réaction à des problèmes de la vie ordinaire (5,3 %), pour répondre à des apories méthodologiques ou théoriques qui le taraudaient (6,3 %), par hasard (32,2 %) ou dans la continuité de projets précédents (45,6 %). Et pour John Levi Martin, il existe trois types de chercheurs : ceux qui font tout le temps la même chose, ceux qui sautent au contraire d'un sujet à un autre sans rien approfondir, et ceux qui sont entre les deux. Tous ont tendance à choisir des problèmes qu'ils vont pouvoir résoudre. Parmi les douze contributeurs de cette première partie, seule Lucy Suchman confie que ses convictions politiques orientent le choix de ses sujets.

Dans la deuxième partie, consacrée aux stratégies de publication, Jens Beckert et Chrisine Musselin conseillent de choisir la langue dans laquelle on publie en fonction du marché de l'emploi que l'on vise. Les revues publiées en anglais, parmi lesquelles se trouvent les plus lues et les plus prestigieuses, sont souvent contrôlées par des Américains et focalisées sur des théories, des méthodes et des problèmes américains. Neil Fligstein observe que les jeunes chercheurs essaient surtout de publier dans des revues académiques, tandis que les professeurs titulaires publient plutôt dans des numéros spéciaux ou des livres collectifs, « où ils peuvent éviter les procédures d'examen lentes et capricieuses » (p. 143). Les papiers que Fligstein rejette en tant que relecteur ont généralement tous le même défaut : « la théorie, l'état de la littérature et souvent la conclusion n'ont que peu ou pas de rapport avec le matériau empirique » (p. 147). Shamus Khan souligne l'importance de participer à une grande conversation collective au lieu de monologuer dans son coin, même si ce n'est pas facile à l'heure où la sociologie est très fragmentée. Celia Lury et Christine Musselin sont les seules à remarquer que publier des articles

est devenu un impératif professionnel. Cet impératif pèse pourtant d'un poids considérable sur le choix des sujets, les stratégies de publication et les révisions auxquelles on consent.

La troisième partie, consacrée à l'amélioration d'un texte avant publication dans une revue, propose quelques bons conseils (si le sujet vous intéresse, de nombreux conseils d'écriture sont rassemblés à la fin de [cette note](#)). Par exemple, une fois que vous avez fini votre article, laissez-le reposer et travaillez éventuellement sur un autre article, qui pourra vous donner des idées. Habituez-vous à être rejeté. N'abusez pas des connecteurs logiques. Ne vous entichez pas de votre prose et soyez prêt à couper si besoin. Considérez les verbes comme des métaphores et veillez à les utiliser de façon cohérente (si vous avez commencé à parler de quelque chose de « construit », continuez dans la veine architecturale au lieu d'utiliser les verbes « croître » ou « évoluer »).

Cette troisième partie contient également un article passionnant de Stefan Timmermans et Iddo Tavory, qui montre que les relecteurs d'articles soumis à des revues académiques remarquent souvent trois points faibles : « l'adéquation entre les observations et les affirmations théoriques, la plausibilité du cadre théorique ou de l'explication au regard d'autres explications possibles, et la question de la pertinence ou de la contribution aux connaissances existantes » (p. 236). Les données des articles quantitatifs sont généralement peu contestées, mais le cadre théorique adopté peut changer substantiellement à mesure que le papier est réécrit et relu. Cette partie se termine par un appel à supprimer la procédure de révision et de re-soumission, qui prend beaucoup de temps et dilue l'originalité des articles, pour la remplacer par une soumission suivie soit d'un rejet, soit d'une acceptation conditionnée à une réécriture avec le comité éditorial.

L'art est difficile

Les ouvrages collectifs sur l'écriture en sciences sociales sont souvent à la fois instructifs et frustrants. On y trouve toujours de bonnes « astuces » et un aperçu du quotidien des chercheurs, mais les chapitres sont de qualité variable, les répétitions abondent, tous les chercheurs ne jouent pas le jeu de la confiance et même ceux qui jouent le jeu ne se plient pas forcément aux règles. Nombre de contributeurs se contentent ainsi d'un simple commentaire de leur CV, là où l'on espérait une véritable auto-analyse, sans complaisance ni faux-semblants. Ce recueil échappe d'autant moins à ces travers que les contributeurs ont été laissés très libres, que leurs contributions sont (très) courtes et qu'elles ont été sollicitées par un éditeur, qui peut difficilement les rejeter quelles que soient leurs faiblesses.

L'exercice d'auto-réflexivité promis tourne court dès l'introduction. Stark explique avoir choisi trois activités qui font l'objet d'un savoir « tacite », on l'a vu, mais il ne nous dit pas pourquoi ce savoir est tacite. Parce qu'il est impossible à codifier ? Parce qu'il relève de bricolages peu avouables ? Parce que les sociologues préfèrent se consacrer au terrain ? Ou pour d'autres raisons ? Dans le reste du livre, seuls quelques témoignages sont vraiment réflexifs. Les contributeurs présentent surtout la science telle qu'elle devrait se faire, non la science telle qu'elle se fait. Chacun livre sa vision de la sociologie et ses préférences, mais très peu s'interrogent sur les causes et les effets de cette vision et de ces préférences. Le rôle des mentors et des mandarins n'est presque pas évoqué, pas davantage que l'influence du milieu social, des méthodes, des modes intellectuelles, des chapelles et des opinions politiques. Si les chapitres ont l'intérêt d'être chaleureux et bien écrits, le lecteur constate rapidement que les chercheurs ne répondent pas aux questions que leur a posé David Stark ; ils répondent aux questions qu'ils se posent.

Les contraintes financières et matérielles sont également peu abordées. Christine Musselin confie qu'il est difficile d'écrire des

livres quand vous sautez d'un projet à un autre au gré des financements, et Wendy Espeland admet avoir eu « accès à des expériences professionnelles riches et variées que les gens qui travaillent dans des institutions désargentées ou donnent huit cours par an n'auront peut-être jamais » (p. 138). Mais les autres contributeurs ne disent rien ou presque de ce qu'ils doivent aux institutions qui les emploient.

Le lecteur ressort ainsi du livre avec une image un peu enchantée de la science, comme une compétition entre égaux où le meilleur gagne. « Le bon travail est toujours payant » (p. 136), affirme Massimiano Bucchi. Vraiment ? On peut par exemple se demander pourquoi les presses de Columbia ont republié ces numéros de *Sociologica*, pourtant disponibles gratuitement en ligne. Est-ce dû au « bon travail » fourni par les contributeurs ? Ou à la présence d'un éditeur des presses de Columbia parmi ces contributeurs ? Ou au fait que David Stark, le co-rédacteur en chef de *Sociologica*, est également professeur à Columbia ? Ou pour d'autres raisons encore ?

Une science molle ?

Plusieurs auteurs notent l'importance de savoir pour qui on écrit. Or c'est justement une faiblesse du livre, qui dit s'adresser aux novices et aux titulaires mais qui intéressera surtout les novices. Les chercheurs confirmés n'auront par exemple que faire de la plupart des conseils (écrire un livre n'est pas comme écrire un article ; il est important de publier dans des bonnes revues, mais on finit toujours par trouver où publier ; le titre est important ; demandez conseil à des chercheurs expérimentés ; etc.). Ces rappels ne sont pas inutiles, mais ils ont davantage leur place dans un manuel.

Les témoignages trahissent la difficulté à codifier des méthodes rigoureuses pour choisir des sujets et publier. Les critères sont vagues (« intéressant », « stimulant », « original », « qui compte ») et plusieurs contributeurs avouent qu'il est souvent compliqué de juger si

un texte est « pertinent » et apporte une « contribution importante ». Stark note en introduction : « Si la même question donne lieu à dix réponses extrêmement différentes, peut-on vraiment en apprendre quoi que ce soit ? À mon avis, les énormes différences de voix, de style et d'intentions entre les chapitres sont un atout, et non un inconvénient. » (p. 3) Mais c'est son avis. On peut trouver au contraire qu'il n'est pas normal d'avoir dix réponses *extrêmement différentes* quand on interroge dix chercheurs en sciences sociales sur le cœur de leur métier. Pourquoi la sociologie, après plus d'un siècle d'existence, ressemble-t-elle toujours à un art davantage qu'à une science ?

Au fil des pages, le savoir-faire des sociologues résiste en effet aux efforts pour le codifier. Il apparaît soit comme un tour de main qui se transmet par l'exemple, soit comme le fruit d'une intuition donnant lieu à des conseils généraux qui frisent parfois l'aphorisme de yogi – « La réponse à chaque problème se trouve toujours devant vous. Mais il y a aussi beaucoup de mauvaises réponses. L'art de la recherche consiste à savoir faire la différence », écrit par exemple Andrew Abbott (p. 28). Tout cela peut sembler subjectif, brumeux, fragile, voire désespérant. Mais un mathématicien ou un biologiste dirait probablement la même chose². Quelle que soit la discipline scientifique, il semble difficile de rationaliser les manières de choisir un sujet, faire une découverte et décider qu'elle est valable. Il faut donc sans doute se résoudre à la dimension artisanale de ces activités de recherche.

On peut s'étonner en revanche de la méconnaissance de soi et du désintérêt pour la sociologie des sciences dont témoignent les auteurs, qui sont pourtant des sommités. Parmi eux, seule une poignée cite l'abondante littérature sur la manière de choisir un sujet et de publier³. La plupart s'en tiennent à un savoir essentiellement personnel, à leur

2 Par exemple PÓLYA George, *Comment poser et résoudre un problème. Mathématiques, physique, jeux, philosophie*, trad. de C. Mesnage, Paris : Dunod, 1957 [1954].

3 Par exemple la collection « Chicago Guides to Writing, Editing, and Publishing », aux presses universitaires de Chicago.

expérience et à leur ressenti. « Je ne sais toujours pas vraiment pourquoi j'ai travaillé sur certains sujets, mais je soupçonne qu'un mélange d'intérêts politiques et personnels, de sérendipité et d'influence sociale entre en jeu » (p. 29), écrit par exemple Delia Baldassarri. Mais un chercheur ne devrait-il pas savoir précisément pourquoi il choisit ses sujets de recherche, en particulier s'il veut atténuer les biais introduits par ses préférences personnelles et diverses pressions sociales ? On s'étonne que des scientifiques ayant passé des centaines de milliers d'heures à pratiquer la sociologie s'intéressent si peu au fonctionnement de leur principal outil de travail : leur propre personne.

Certes, que l'on soit chercheur ou non, écrire sur soi ne va pas de soi. Il est difficile de s'observer, mais aussi de se comprendre et de se confier. Et les universitaires ne sont pas forcément avantagés, car ils œuvrent sous le regard de pairs brillants et compétitifs. Les sociologues disposent néanmoins d'un arsenal de méthodes et de théories qui peut les aider à s'observer et se comprendre. On peut donc supposer que les faiblesses du livre viennent surtout de la difficulté à se confier.